

S'adresser au bureau du journal
à 8 heures du matin à 6 heures du
soir

Rédaction et Administration
URUGUAY 26
(Imprenta Latina)

UNION FRANÇAISE

LE PETIT

JOURNAL DU MATIN

MONTEVIDEO CAMPAGNE
Un mois..... \$ 1.00 or 1.20 or
Trois..... \$ 3.00 \$ 3.50
Six..... \$ 5.50 \$ 7.00
Un an..... \$ 10.00 \$ 13.50

Numéro du jour..... \$ 0.08
anciennement..... \$ 0.10
Les abonnements partent de l'année
au 15 de chaque mois

Année IV Num. 1007-887

Directeur J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO Vendredi 14 Septembre 1894

CABLES SOUS-MARINS

Toutes les dépêches qui nous parviennent du théâtre de la guerre sino-japonaise ont bien soin de porter cette mention : « Source anglaise. » Si c'est pour nous prévenir que nous ne devons pas accepter que sous bénéfice d'inventaire, l'avisement n'est peut-être pas inutile ; mais si c'est pour nous rappeler que l'Angleterre est maîtresse des communications télégraphiques avec l'Extrême-Orient, c'est assurément un soin superflu.

Tout le monde sait, aujourd'hui, que l'Angleterre a jeté au fond des océans comme un immense filet d'acier qui la met constamment en communication avec tous les points du globe. A première vue, la chose est toute naturelle, puisqu'il n'est aucun point du globe où l'Angleterre n'ait des intérêts commerciaux ou politiques engagés. Mais ce qui paraît plus extraordinaire, c'est que les communications télégraphiques sous-marines établies par l'Angleterre constituent pour cette puissance un véritable monopole, monopole que les autres nations, sans en excepter la France, n'ont jamais cherché à lui disputer, bien au contraire.

Nous trouvons, en effet, si commode de nous servir des câbles anglais pour communiquer avec nos possessions d'outre-mer que nous allons jusqu'à subventionner les compagnies étrangères qui les exploitent, alors que nous crions, au contraire, des difficultés insurmontables aux compagnies françaises qui voudraient faire concurrence à ces dernières. Nous ayons eu, à deux époques différentes, l'occasion de faire ressortir l'indifférence du gouvernement et du Parlement pour cette question des câbles sous-marins. Une première fois, à propos de l'entreprise du câble des Açores qui n'a pu malheureusement échouer ; l'autre fois, à propos du câble qui devrait relier Madagascar à la côte orientale d'Afrique et dont l'absence a été en partie cause de la perte du *Libourdonnais*.

Le moment est opportun pour revenir sur ce sujet, car, d'une part, nous constatons chaque jour davantage les inconvénients et les dangers que présente l'insuffisance de notre réseau télégraphique sous-marin et, d'autre part, nous avons très documenté ce que vient de publier M. Hary Alis est en train de provoquer un véritable mouvement d'opinion publique. Nous relevons dans cette étude, entre autres observations, des notes les suivantes, qui méritent en lumière d'une façon frappante, notre infériorité à l'égard de l'Angleterre au point de vue des communications sous-marines :

« Si l'existence, dit l'auteur, d'un pays qui soit placé géographiquement dans des conditions favorables pour se rendre indépendant du monopole télégraphique anglais, et pour attirer à lui le trafic de l'Europe continentale, c'est assurément la France : dans les relations avec l'Amérique, notamment, elle doit servir d'intermédiaire non seulement pour tous les pays qui sont limitrophes, mais même pour la Russie et la Turquie. Il n'en est rien cependant, car les sept dixièmes des correspondances de ces pays sont dirigées vers les lignes anglaises, bien qu'elles aient à subir un grand détour, comportant des transmissions nombreuses par lignes terrestres et par câbles, pour arriver jusqu'à l'Irlande, d'où partent la plupart des lignes transatlantiques anglaises.

Cette infériorité a plusieurs causes ; la principale, c'est que, tandis que nos lignes télégraphiques ne sont reliées à l'Amérique que par un seul câble, l'Angleterre possède dix câbles pour assurer le même service.

Plus loin le même écrivain expose les raisons qui ont amené cette infériorité et qui empêchent de réagir contre la danger permanent qu'elle est menacée, en dépit de l'initiative que nos nationaux ont essayé de prendre. A diverses reprises, « Tandis qu'en Angleterre, dit-il, il suffisait de remplir certaines formalités de simples déclarations pour obtenir le droit d'atterrir des câbles ; en France, les précautions les plus minutieuses et les plus compliquées étaient prises à l'égard de toute demande d'autorisation d'atterrissement. Bien qu'il ne s'agisse que d'une autorisation ne constituant aucun privilège et n'imposant aucun charge à l'Etat, on réclamait une adjudication, régulière avec ses délais et ses formes ; les demandes devaient verser des cautionnements atteignant jusqu'à 500,000 francs et se soumettre à toutes les clauses d'un cahier des charges qui venaient s'ajouter aux règles de service et de contrôle appliquées par l'administration elle-même.

Aussi les demandes d'autorisation ont-elles été très rares ; personne n'osait affronter un si redoutable formalisme. M. Mackay et Burnett qui, seuls, ont eu cette adjudication en 1879, ont bien vite renoncé à leur projet de faire atterrir leurs câbles transatlantiques en France lorsqu'ils ont connu la situation créée, chez nous aux entreprises de câbles. Après avoir, à l'origine, proposé de venir en France, ils ont préféré transférer l'atterrissement de leurs lignes en Angleterre, et c'est pour cela que la Commercial Cable Company, créée en 1831 sous leurs auspices, a fait atterrir tous ses câbles à Waterville (Irlande), d'où part seulement une petite ligne annexée chargée de desservir la France par le Havre. »

Qui ne voit à première vue les inconvénients d'un système nous obligeant à être les tributaires de l'Angleterre pour nos communications télégraphiques sous-marines ? Chaque fois que nous serons en lutte avec une puissance maritime quelconque, c'est par câble anglais que seront transmises toutes les dépêches échangées entre le gouvernement et les commandants de nos forces militaires. Or, il serait périlleux de compter sur l'inviolabilité des dépêches chiffrées ou sur la discrétion professionnelle des agents des compagnies anglaises. Les dépêches chiffrées sont quelquefois indéchiffrables pour le destinataire, mais elles le sont, bien, rarement, parait-il, pour l'agent qui les transmet, et, quand cet agent est un étranger, il est, tout naturel qu'il place l'intérêt national, en-dehors du secret professionnel.

Que serait-ce donc si, au lieu d'être en guerre avec une puissance quelconque, nous étions en guerre avec l'Angleterre elle-même ? Le gouvernement britannique mettrait immédiatement la main sur tous les câbles sous-marins, nous serions privés de communication avec toutes nos colonies, et la situation de celles-ci pourrait être des plus critiques à un moment donné, sans que nous puissions soupçonner le péril auquel elles seraient exposées.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, il est grand temps que le Parlement sorte d'une indifférence qui a même été jusqu'à l'hostilité chaque fois qu'il s'est trouvé en présence d'un projet tendant à faire cesser un état de choses aussi fâcheux, au moins sur une partie du réseau télégraphique sous-marin. — ADV.

Aux mères de famille

LE TRIOMPHE DU MERCURE

On ne saurait trop vulgariser les remèdes qui aident à combattre la diphtérie. Elle fait tant d'innocentes victimes, désolant tant de mères, décourageant tant de médecins, qu'il est, humainement, de faire connaître au public les recherches que l'on fait tous les jours et les résultats que l'on obtient. La quantité énorme de remèdes différents que l'on propose contre la diphtérie indique leur inefficacité. Tannin—Acide phénique—Acide borique—Antidiphthérique de Klebs—Injections de sérum etc., etc. Tous ces remèdes ont été tour à tour préconisés et abandonnés. Le dernier dont on parle paraît avoir donné des résultats beaucoup plus sérieux et constants. C'est le *Mercure* ! Il a déjà rendu des services à tant de pères de famille dans leur première jeunesse. Avec lui, plus de pansements, de brûlures, de gargarismes, d'insufflations si désagréables aux petits malades, et si souvent répétés. Voici sa formule. Sublime : corrosif, 1 gramme.

Glycérine pure 20 grammes.
La cure se fait seulement toutes les 24 heures à l'aide de 3 petits bâtonnets garnis d'un bout de coton stérilisé. 1^{er} temps nettoyage de la gorge (sans faire saigner avec le coton sec). 2^e temps toucher les fausses membranes avec le remède. 3^e Essuyer avec le troisième bâtonnet, et les brûler tous les trois. Entre temps bien nourrir l'enfant. Si le cas est très grave, faire un lavage chaque 12 heures. Inutile de dire que si les fausses membranes ont gagné la trachée, et que la diphtérie ait dégénéré en croup, le remède n'a plus de valeur, et la trachéotomie seule peut sauver le malade. La coqueluche, autre tourment des mères, et cause d'épuisement de tant d'enfants est passible du mercure. Le docteur Ranitschek a guéri nombre de petits malades. On imbibait un tamponnet d'osate d'une solution de sublimé à 1 millième (Liquore Van-Swieten) on l'introduit dans l'arrière gorge, et on l'exprime sur la base de la langue de telle sorte que le liquide vienne au contact de l'épiglotte et des portions avoisinantes de la muqueuse. En retirant le tamponnet on a soin de toucher les amygdales, la luette et le voile du palais. Dans les cas graves 1 lavage par 12 heures, dans les autres 1 lavage par 24 heures.

UN PEU D'HISTOIRE

Je me souviens qu'au collège de Juilly, mon professeur d'histoire, le digne Mr. Langueillon nous affirmait, en nous regardant par-dessous ses lunettes, que Napoléon premier disait souvent : L'ennemi est là, demain il passera tel fleuve, après demain il entrera dans telle plaine et je le batirai ! et il nous assurait que ça c'était toujours passé comme ça. Pauvre Langueillon que Dieu ait son âme !... Pendant le siège de Paris, je faisais partie de l'état-major du général Caillier, et nous étions logés dans cette rue Haxo qui devait céder pendant la commune. Une nuit je dus porter à l'Amiral Saisot, un ordre du général Trochu de bombarder Gournay afin d'ouvrir au général Ducrot la route de Chelles.

Tout était préparé pour passer la Marne ; le plan était, dit-on, merveilleusement combiné, et nous devions en deux jours être débarrassés. L'Amiral m'emmena dans la Batterie B. d'ordonner de tirer en bilboquet sur le petit village de Gournay et me dit : Apprenez au général Caillier que j'exécute l'ordre du gouverneur, lequel ne se doute pas que je suis en train de démolir le château de Gournay dont ma belle-sœur est propriétaire.

Dans deux jours, nous serons à Chelles, et j'enverrai des poulets à votre général. J'ignore si le château a été détruit, je sais fort bien que nous n'avons pas eu de poulets. Tout cela parce que l'on n'avait pas prévu que la Marne pouvait déborder dans la nuit et les ponts de chevalier n'ayant pas pu servir, on s'est fait canarder sans pouvoir passer la rivière, et les troupes se sont retirées sur Vincennes. Ainsi pour une question de bois trop court, l'armée de Paris n'a pas pu faire sa sortie. Et comme le lendemain nous nous trouvions tous réunis au Mess, après avoir rendu compte de ce que j'avais vu, et me souvenant de mon professeur Langueillon je m'écriai : C'est un Bonaparte qu'il nous faudrait aujourd'hui !

— Allons donc me répondit Descourteux, avocat général, attaché à l'état-major, ça ne servirait à rien qu'il fût à la guerre, c'est

la chance, les plus beaux plans de Napoléon ont échoué à cause d'un fait insignifiant, le plus savant, campagne a été celle de France, où il a été vaincu ; l'art de la guerre consiste dans le coup d'œil sur le champ de bataille, les plus belles combinaisons stratégiques s'échouent devant l'imprévu. Lisez l'histoire et vous tous en convaincrez !

O Langueillon !

Le général Marbot dans ses mémoires donne raison à Descourteux, le hasard est le grand maître de nos destinées, jugez-en. — C'est grâce au fait d'un capitaine d'état-major, M. Gault, que Masséna a pu livrer et gagner la bataille de Zurich. Ce capitaine envoyé par le directeur avec l'ordre de destituer de Masséna, le garda dans sa poche en voyant la confiance des troupes pour leur général. Masséna destitué et remplacé par son chef d'état-major, était plus que probablement la perte de la bataille et l'invasion.

II.—Lorsque Bernadotte à la tête d'une armée de 8,000 hommes, à lui, dévoués, organisa le complot de Hennes contre le premier consul, le mouvement échoua tout simplement parce que le colonel Pinoteau qui devait donner le signal du soulèvement général à midi, s'aperçut au moment de sortir que sa barbe n'était pas faite. Pendant qu'il se savonnait, le général Vignon prévint, entra dans sa chambre et le fit prisonnier.

III.—Bernadotte n'a dû le trône de Suède qu'à sa disgrâce. A l'en croire il avait laissé Davoust, se débarrasser tout seul ; l'empereur furieux l'envoya poursuivre les ennemis puisqu'il avait des troupes fraîches. Il les poursuivit, et les battit jusqu'à Lübeck juste au moment où débarquaient les suédois venant au secours des Prussiens. A peine débarqués ces troupes sont faites prisonnières par Bernadotte qui les traita bien, fait amitié avec le chef particulièrement, le comte de Marner. Lorsque la révolution de Suède détrôna Gustave IV, ce fut le comte Marner avec les officiers de son corps qui soutint et fit triompher la candidature de Bernadotte.

IV.—Le village d'Eylau a été pris, contre la volonté de l'Empereur, et par qui ? par ses cuisiniers qui s'y installèrent sans ordre, qui y furent attaqués, et ensuite défendus par Soult qui entra dans la ville et l'occupa.

V.—La campagne du Portugal nous a été néfaste à cause d'une femme. Masséna avait cru devoir emmener sa maltresse dans ses bagages et mal lui en prit, il se mit à dos tous ses officiers, retarda sa marche sur l'ennemi pour ne pas faire faire de trop longues étapes à sa belle, et poussa hors du Portugal par Wellington, il s'écriait : Quelle faute j'ai commise en emmenant une femme à la guerre !

VI.—La bataille de Leipzig qui a été pour Napoléon le coup fatal, n'aurait pas eu lieu si un chasseur à cheval n'avait pas laissé tomber son sabre dans le silence de la nuit. L'empereur de Russie, le roi de Prusse et leur état-major s'étaient pendant la nuit trouvés sans le savoir presque enveloppés par un escadron du général Marbot.

Et au moment où celui-ci à voix basse, donnait des ordres pour envelopper ce groupe impérial et le prendre, un soldat laissa tomber son sabre et fut d'un coup de mousqueton un officier d'état-major.

L'empereur et roi s'enfuirent au bruit, s'ils eussent été faits prisonniers, la paix était signée le lendemain !

Favola.

LE VÉRITABLE TRAIN DE PLAISIR

Quand un Parisien prend l'omnibus à l'Odéon, il lui en coûte toujours le même prix modique—trente centimes à l'intérieur, trois sous sur l'impériale—qu'il aille jusqu'à Bagnols, ou qu'il descende au pont des Saints-Pères, voire même à la place Saint-Sulpice. Si le même Parisien prend un fiacre à la Bastille, il ne paiera jamais plus d'un franc cinquante, pour aller non compris, qu'il se fasse conduire à la gare d'Orléans ou à la Porte-Maillot, au Père-Lachaise, à la Bourbe, à la tour Eiffel, à l'Opéra. C'est une cote mal taillée, une sorte de forfait.

Pourquoi n'en serait-il pas des chemins de fer comme des omnibus et tramways parisiens et comme des voitures de place ? Pourquoi ce qui se fait en dehors de l'enceinte de Paris, à l'avantage de tous, ne pourrait-il pas se faire également sur toute l'étendue du réseau des voies ferrées ? Pourquoi ne finirait-on pas par transporter les voyageurs, pour le même prix à Meudon et à Châtillon, à Fontainebleau et à Dijon, à Chantilly, à Amiens et à Bruxelles ?

La question a été fréquemment posée avec tant de précision, d'insistance et de netteté qu'elle finit par rompre la glace de la routine et par s'imposer à la sollicitude des spécialistes. N'a-t-on pas nommé, il y a trois ou quatre ans, si je ne m'abuse, au ministère des travaux publics de France, une commission ad hoc, dont le personnel—naturellement—n'a plus depuis lui parlé ?

En Hongrie, en tout cas, il existe déjà un précédent, dont le public ne paraît pas avoir eu lieu de se plaindre. Là, si le tarif du transport des voyageurs n'est pas tout à fait indépendant de la distance, c'est au moins un achèvement de la solution idéale. Les différentes lignes, en effet, y sont divisées en zones concentriques sur chacune desquelles un voyage, quelle que soit la longueur du parcours, moyennant un prix uniforme, payé une fois pour toutes, de Bruck, par exemple, à Bressan (Prusse) et de la frontière autrichienne à la Transylvanie

c'est-à-dire pour un trajet de 938 kilomètres, qui exige vingt-quatre heures, cela ne coûte que 8 florins (12 francs) en seconde classe. Or, l'ancien tarif kilométrique était de 41 florins (82 francs), soit d'un seul coup, une diminution de 35 florins (70 francs). A ce compte-là, on trait, en première classe, de Paris à Marseille pour seize francs !

L'idée de cette réforme originale et hardie avait été inspirée au ministre des travaux publics de Hongrie, M. Baros, par la lecture du compte rendu des chemins de fer de l'Etat dans l'empire d'Allemagne, pendant l'exercice 1885-1886. Le nombre total des personnes transportées par ces chemins de fer, pendant ce laps de temps, avait été de 275,410,945. Or, ces 275 millions et demi de voyageurs n'avaient payé, bagages inclus, que 273,923,360 marks. Cela faisait donc moins d'un mark (moins de vingt-cinq sous) par personne. La statistique des distances fournies démontrait, en effet, que sur ce nombre énorme de voyageurs, l'immense majorité n'avait parcouru que des distances infimes, dont la moyenne ne dépassait pas 27 kilomètres.

D'où cette conséquence inattendue, paradoxale, abracadabrante, que, si l'on avait eu, au lieu de tarifs échelonnés, variant de quelques centimes à 100 ou 150 marks, suivant le nombre de kilomètres, un seul et unique tarif d'un mark par personne, la recette eût été de 265,410,945 marks, au lieu de 273,923,360 ; soit un bénéfice net de plus d'un million et demi.

L'expérience pratique qui, grâce à l'initiative de M. Baros, dure déjà en Hongrie, à la double satisfaction de l'administration des chemins de fer et du public, depuis tantôt cinq ans, a démontré que ce n'était là ni une illusion ni un jour. Les recettes sur les courts trajets n'ont pas diminué d'une façon appréciable ; mais, en revanche, les recettes sur les trajets moyens et longs ont augmenté dans des proportions énormes. Il s'est produit, en d'autres termes, pour les voyageurs, ce qui s'est produit pour les correspondances, dont le nombre n'a jamais manqué de doubler ou de tripler chaque fois qu'on s'est avisé d'abaisser les taxes postales.

On sait qu'autrefois—il n'y a pas même cinquante ans de cela—les lettres payaient un port proportionnel à la distance. Quand Emile de Girardin osa le premier s'inscrire en faux contre cette tradition géante et réclamer l'établissement d'un tarif uniforme à très bon marché, ce fut un éboulement général, suivi d'un tollé universel. Pour un peu l'on eût dénoncé comme fou et traité en conséquence l'émouvant initiateur. Si l'empêchement qu'aujourd'hui la chose nous paraît si naturelle, si logique, si bienfaisante et si nécessaire, qu'elle est devenue internationale, et qu'on a peine à comprendre qu'il y ait eu des siècles pour la concevoir et du génie pour la réaliser.

Ne désespérons donc pas de voir, un jour prochain, le tarif uniforme à la hongroise pénétrer d'autorité dans les mœurs de tous les pays et conquérir le monde.

Mais quand nous en serons arrivés là, nous ne serons pas encore au bout. Ce ne sera qu'une première étape vers le but suprême, le dernier cri du train de plaisir, et du voyage d'agrément : je veux parler de la gratuité complète. Voici déjà qu'il s'amorce en Angleterre une agitation des plus sérieuses en faveur de cette révolution économique, visiblement parente de l'anarchie prise au pied de la lettre, le prince Pierre Kropotkin dans sa *Conquête du pain*. Il s'est même fondé, parait-il, une ligue tout exprès.

D'après les calculs des initiateurs, il suffirait de prélever une taxe supplémentaire de cinquante sous par tête d'habitant dans tout le Royaume-Uni pour couvrir le montant actuel des recettes que les chemins de fer, réalisés avec les voyageurs. Cette somme versée, aux compagnies, et le service des trains n'étant pas changé, tout le monde—hommes, femmes, enfants, voire même peut-être les chiens—aurait le droit de monter en wagon et d'aller n'importe où.

On se servirait, en un mot, des chemins de fer, comme on se sert des chaussées et des trottoirs des villes, des rivières et des fontaines Wallace.

Il y aurait bien quelques difficultés, une fois la chose établie, à empêcher l'envahissement permanent des trains par les vagabonds sans asile et sans aveu. Mais, en cet âge d'or, y aura-t-il seulement encore des vagabonds ? L'obstacle, au demeurant, n'est pas insurmontable, et je ne voudrais pas mettre ma main au feu, que, dans un siècle (ou deux), nos arrière-petits-fils ne seront pas à même de faire le tour du monde à l'égout.

Quel dommage d'être né si tôt !

Emile Gautier.

MARINE ET COMMERCE

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE L'ALLEMAGNE PENDANT LE PREMIER SEMESTRE 1891

La statistique des importations et des exportations de l'Empire d'Allemagne pendant le premier semestre de l'année en cours, qui vient de voir le jour, montre, qu'au point de vue des quantités, le commerce extérieur est en progrès sensibles. On verra par les chiffres qui suivent, l'augmentation importante que présentent, en 1891, les entrées et les sorties de marchandises.

	1891	1890	1892
Mois de juin Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux
Importations	27,591,297	24,250,202	25,351,321
Exportations	18,262,011	17,120,785	15,910,178
Totaux	45,853,308	41,370,987	41,370,799
Premier semestre			
Importations	143,253,340	133,673,800	137,024,192
Exportations	101,451,012	99,832,051	91,178,390
Totaux	252,707,352	233,505,851	228,202,582

UN ATTENTAT ANARCHISTE

(Du Petit Marseillais)

La deuxième affaire, appelée amène sur le banc de la cour d'Assises. Nat qui, on s'en souvient, frappé d'un violent coup de tiers-point, M. Blanc, sur le quai de la Fraternité, à Marseille. Voici, au reste, les faits formels par l'acte d'accusation :

Le 19 mai 1894, vers 10 heures du matin, le sieur Blanc, négociant, passait sur le quai des Augustins, lorsque l'accusé Nat, s'approchant de lui à l'improviste, lui porta à la face un violent coup de tiers-point qui l'atteignit un peu au-dessus de l'oreille gauche. L'arme avait été lancée avec une force telle qu'elle pénétra jusqu'au manche et resta enfoncée dans la blessure. L'assassin prit aussitôt la fuite, mais il fut bientôt arrêté par des gardiens de la paix. Nat déclara qu'il n'avait contre sa victime aucun motif de haine et qu'il avait seulement voulu frapper un bourgeois. Très exalté, il se répandit alors en véhémentes invectives, disant notamment, qu'il fallait se débarrasser de tous les bourgeois, car ce sont eux qui possèdent tout et nous font souffrir ; ajoutant même il y en a qui me cingent ! Quelques instants avant sa confrontation il disait encore : « Que c'est moi M. Blanc, ou un autre, peu importe, c'est un bourgeois ! Enfin, mis en présence de sa victime qui le reconnut parfaitement, il ne manifesta aucun repentir. Cette attitude et ses propos, semblent d'ailleurs, s'expliquer par ce fait que l'accusé, est réputé pour être un adepte fervent de l'anarchisme. Client assidu des réunions révolutionnaires et des conférences de Sébastien Faure, il n'a pas craint de mettre en pratique les théories abominables de la propagande par le fait.

L'interrogatoire

M. le président procède à l'interrogatoire de Nat.

— Vous venez de Toulouse, quand vous êtes arrivé à Marseille au mois d'octobre dernier.

— Pas d'interrogatoire. Je suis resté quatre ans à Toulouse.

— Qu'avez-vous fait en venant de Toulouse ?

— Je m'étais associé avec un camelot, et je vendais différents objets dans les villes et villages que je traversais. J'ai mangé là mes économies. Quand je suis arrivé à Marseille, j'ai encore vingt sous, et on m'a arrêté pour vagabondage.

— Qu'avez-vous fait à Marseille ?

— J'ai travaillé au chômage du canal et à la campagne.

— Vous vendiez aussi des journaux.

— La *Radical*, le *Petit Marseillais*, et le *Journal de Marseille*.

— Et vous gagniez ?

— Peu de chose. Je portais, plus tard, une pancarte pour M. Jaurès ; je gagnais alors 1 fr. 50 par jour.

— Vous avez travaillé ainsi jusqu'au mois de mai.

— Jusqu'au 10 ou au 12.

— Vous mangiez au restaurant économique.

— Oui ; je dépensais, chambre comprise, 1 fr. 50.

— N'avez-vous pas écrit au maire de Marseille quatre journaux le crime.

— Je voulais attirer son attention.

— Vous lui avez écrit que, pris par la faim, vous vouliez vous défendre. Vous vous êtes présenté à la mairie, comment vous a-t-on reçu ?

— Le secrétaire m'a demandé si je voulais travailler aux égouts et m'a dit d'attendre quelques jours.

— Ne vous a-t-on pas donné des bons de secours ?

— Non, et cependant j'avais dit que je n'avais pas mangé depuis la veille.

— M. le secrétaire est affirmatif ; il vous a offert des bons de pain.

— Alors, je ne l'ai pas compris.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis parti ; je suis allé dans ma chambre, et je ne sais pas comment j'ai pu m'emparer du instrument avec lequel j'ai frappé M. Blanc.

— Comment l'avez-vous frappé ?

— Je ne me rappelle pas.

— Vous êtes hanté par l'idée de frapper un bourgeois. Vous avez écrit, « La bourgeoisie doit se mettre à genoux devant la mort de faim ; il faut la terroriser. »

— Vous étiez anarchiste ?

— Non, monsieur le président.

— Et cependant, après votre arrestation on a perquisitionné chez des anarchistes et l'on a trouvé chez l'un d'eux le talon d'un mandat-poste indiquant que le parti anarchiste vous avait secouru ; on vous avait donné sept francs.

— Après le crime, on m'a secouru ; mais j'ignore d'où venait ce secours. Je ne connaissais pas d'anarchiste. J'ai assisté deux fois aux conférences de M. Sébastien Faure, mais c'était pour entendre un grand orateur.

— Quand entendiez-vous par cette expression : « il faut terroriser les bourgeois ? »

— Ce n'est pas moi qui parlais, mais les souffrances que j'endurais ; j'étais à jeun depuis l'avant-veille.

— Mais, la veille, vous avez dîné au restaurant économique ; on a trouvé sur vous du pain, après votre arrestation ; on vous avait promis du travail, on vous offrait des bons ; vous pouviez attendre.

— Je n'avais rien en ce moment.

— Vous avez frappé M. Blanc d'une manière sauvage.

— C'est plus malheureux pour M. Blanc que pour moi.

M. l'Accusé Général. — Que faisiez-vous des matières chimiques que l'on a trouvées chez vous ?

— Je voulais faire de l'électricité.

M. l'Accusé Général. — Et vous êtes jardinier. Au lieu d'acheter ces matières chimiques, vous auriez mieux fait de mettre de l'argent de côté.

— Pourquoi avez-vous commis ce crime ?

— Je n'ai pas eu de but ; mon but était de travailler et non de frapper M. Blanc.

— Vous avez dit que vous vouliez terroriser la bourgeoisie.

— C'est une rage qui m'a pris en me voyant malheureux.

— Mais on voulait vous secourir.

— Je n'ai pas compris qu'on voulait me donner des bons.

M. l'Accusé Général. — Vous avez réalisé aux agents et vous avez répondu à l'un d'eux qui vous disait de le frapper : « Que voulez-vous

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Líquido

PREPAREDO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEMYR Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY Núm. 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO
G. Ortúño, Cargallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortúño, Piazza Campello, 8
Genova.
J. Michel, V. Elisabeth, Venet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
C. Linares y Ca., Madrid.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.

El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.

Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.

La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Vinos puros garantidos

En el depósito de la Sociedad Vitícola Salteña, calle San José 210 y Plaza Cagancha 58 se expenden para el consumo de las familias los ricos vinos del país, como son: Chateau, San Antonio, de Clavé y C. del Salto, Vitícola Salteña 1892 y 1893 del establecimiento, y de la Granja Cerrillos Colorados (Las Piedras).

Reperto a Domicilio

TELEFONO MONTEVIDEO N.º 2225

REMISE & ECURIE

DE

JOSE ROSSI

65-RUE MERCEDES-65

Cet établissement le plus central et le plus complet de cette ville se recommande à tout le monde pour tout ce qui concerne le service de voitures, de nuit et de jour, services funéraires de toute classe, démarches, imprimés, distribution d'invitations funéraires, tentures de deuil, cercueils, candélabres, cierges, etc. Voitures de première classe avec cocher en livrée.

On reçoit des chevaux en pension et voitures en dépôt.

Les demandes peuvent se faire par téléphone de deux compagnies.

HOTEL DE PROVENCE

TRU PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITES POUR VOYAGEURS

On prend des pensionnaires à prix très modérés.

Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.

Salons pour familles--On porte à domicile.

A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

CIUDAD 148. 150. 152 BT 154

SALON ORIENTAL

MODES ET NOUVEAUTES DE PARIS

257--SARANDI--257

Confection et réparation en tout genre. Articles de dernière création. Grand choix de chapeaux pour dames et enfants. Fabrica de formas.

Ateliers la maison mère.

La Aparición de la Moda

100--SANJOSE--100/a b

J. S. Gonthart.

Gran Empresa de Carruajes de Paseo

DE

VIOENTE URTA

Casa Central: Misiones 149--Montevideo

Telefono Montevideo núm. 119.

Id Cooperativa 311.

FABRICA DE COCHES

Rio Negro 129. Telefono Montevideo 1118.

COCHERIA DEL PARQUE

18 de Julio 751 (Cordon). Telefono Montevideo 2016.

COCHERIAS--25 de Mayo 268 y 25 de Agosto núm. 265.

Servicio Fúnebre completo

SERVICIO PERMANENTE

JULES MARY 13

LES ENFANTS MARTYRS

PREMIERE PARTIE

La Maison des Angoisses

Pour la première fois germain dans son pauvre esprit aux abois, dans sa pauvre âme tondre, l'idée d'en finir, d'un seul coup, en tuant cet enfant, pour lui épargner la long supplice de la vie, et se tuant elle-même.

Où elle choisirait une mort bien douce... l'asphyxie... L'enfant ne souffrirait pas... Elle s'endormirait contre le cœur maternel... ce cœur tant torturé... et ne se réveillerait jamais... Toutes les deux, sur le même lit, attendraient la mort bienfaisante...

Et elles seraient heureuses, influant heureuses, de finir ainsi...

Cela devenait une pensée fixe. Raisonner, maintenant, lui devenait impossible. La folie planait au-dessus d'elle et guettait ses défaillances.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Hierros de todas clases, para

erreros, carpinteros, etc., etc., como también

trantes y vigas de fierro para construcciones

Azuñes, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente--Alambre galvanizado para telégrafos--Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.

Zinc de todos los números--Caballetes, tornillos, clavos y rosas galvanizadas--Flejes de todas clases--Hojas lata de todas clases y tamaños--Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estañadas--Moldes sencillos, reforzados y remachados--Loza piedra, labrada--Porcelana, vidriera y cristalería--Cenizas de soda--Soda cáustica y variado surtido de artículos

Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas agrícolas, industriales, etc. etc. de R. Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.

Portland marca legítima ELEFANTE.

GRAND HOTEL DU PARC GIOT

A GIOT PARC STATION COLON

A LOUER TOUT MEUBLÉ

Entrée en jouissance au 1er Octobre prochain

Il n'est pas besoin de décrire la beauté du Parc-Giot, tout le monde le connaît, et même à s'y promener. Sans cesse on y voit des travaux d'améliorations, établissement de bains, jardins, etc., etc.

Ses promenades sont si agréables, ses chemins si bien entretenus, permettant de s'y promener en tout temps, à l'ombre quand il fait chaud, au soleil quand il fait froid, et en tramway pour la station Colon.

Quant à l'hôtel il est admirablement situé, la vue est merveilleuse de tous côtés.

Les salles à manger sont très belles, les chambres à coucher sont vastes et bien meublées, le tout est d'un confort complet, et qui en fait le plus beau séjour de l'Amérique du Sud.

Pour traiter s'adresser à M. Giot.

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBBLIN

20--CANELONES--20

Casa especial para baños de

todas clases

SERVICIO ESMERADO

Precios sumamente módicos. Baños

frios o calientes sin ropas, 0.24 cts., id

con ropa 0.30 cts. Puedo visitarse el

Establecimiento.

20--Calle Canelones--20

N. Berardi y Hermanos

67 Calle 18 de Julio 67

CASA DE VINOS Y ACEITES ITALIANOS DE LA GRANJA

DE BERARDI DE ORTONA A MARÉ

Esta casa es cochera y vende sus propios productos de cuya pureza se responsabiliza legal y moralmente.

Tanto los vinos como los aceites han sido analizados, obteniendo certificados de completa pureza.

El último año a sus vinos importados de la cosecha de 1913 ha sido analizado por el Laboratorio Químico y Bacteriológico de los Profesores Moreno, Carlosena y Guglielmini, los cuales certifican "que es de uva pura y de excelente calidad".

Vinos tintos, vino moscato, vinos blancos, aceite de oliva puro, vino moscato, aceite marca "The Best Brand", aceite marca "The Best Brand", aceite marca "The Best Brand".

La casa es de 1.ª categoría, la por los médicos del Hospital de Livorno (según resulta del certificado de responsabilidad) como eficaz anti-cólico.

Jamón, salchichones, libritos y cajonitos de higo, almendra, anís, canchales y otras variedades de pescado extra. Precios a la competencia.

Ventis al detalle y por mayor.--15 de Julio 67

MAISON FRANCAISE

D'OPTIQUE ET ELECTRICITE

C. METARD

Grand assortiment de lunettes et de

verres pour tous défauts de la vue.

Appareils électriques, photographique, sonneries piles, fils.

Prix excessivement modérés. Unique

maison en son genre.

302--CALLE 25 DE MAYO--302

LANA CRIOLLA

ESPECIAL PARA COLCHONES

(Laine lisière a matelas)

SE VENDE

Barraca Uruguay 25 de

Agosto 270 y Barraca Valdez

Ouégua núm. 8.

Al Progreso!

LIQUANTES Y PLUMAS!!!

Casa especial para tener y limpiar guantes.

Se tienen, limpian y se rizan plumas. Guantes nuevos de todas clases a precios sin competencia.

322--Calle Uruguay--322

Entre Gral. Rondeau y Queguay

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de Janeiro y el Pacifico

Salidas sujetas a modificación

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

Capitan: HAYES

Saldrá el 10 de Setiembre de 1894

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa

La Pallice, (La Rochelle

Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30.00 LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

EN TODAS LAS CLASES

Durante la estación de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía

despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la

Plata.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y

provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO BUENOS AIRES

Calle 25 de Mayo 214 Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,

Brésilienne, Française, Anglaise et de la Banque Nationale

LA BANQUE émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et

cedés, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes,

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

Palermos et enchères sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

Taller Mecanico de Carpinteria

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, es-

caleras a caracol, y casas de madera, chablis desmontables, se fabrican tam-

bin enas de fermentación, boteos, y bordas para vino, de madera po-

ne y Europa y del Paraguay.

Baricas para envase de grasa para los saladeros y cajones de todas cla-

ses para el uso de las diversas industrias.

NOTA--La casa tiene siempre un surtido de di-

chos artículos.

Telefono de las 105 Compañías.

visago de Berlioz, don't elle recevait, contre ses

lèvres, le souffle haletant.

Ainsi liées l'une à l'autre, mère et fille se bou-

gèrent plus.

Seulement, une prière douce faible, monta

vers le ciel:

--Mon Dieu, si j'ai mal fait, pardonnez-moi!

III

Chez la Berlaude, ce jour-là, par hasard Cri-

quel et Charlot n'avaient pas été loués. Ils

étaient à la maison, seuls, occupés à trier des

chiffons.

Berlaud buvait, rue Galande, avec sa femme.

Quant à la fille qui avait été quelque temps

compagne de leurs infirmités, elle était morte,

phthisique.

Criquel, à voix basse, disait à Charlot.

--Alors, elle est bonne pour toi, la voisine?

--Où! Elle m'embrasse. Et je voudrais bien

rester toujours auprès d'elle.

--Alors la voir, veux-tu?

--Elle est justement rentrée tout à l'heure.

Elle était allée aux provisions, elle a rapporté

quelque chose dans son tablier.

Ils sortirent. Au bout du sombre et humide

couloir, ils frappèrent.

Rien ne répondit.

Charlot colla sa bouche contre la serrure:

--Madame Juliette, c'est moi, le petit Charlot,

vous savez bien...

Même silence.

--Elle dort peut-être, fit Criquel.

Charlot respirait à pleins poumons, toujours

penché contre la serrure.

--Tu ne sens rien, toi, Criquel?

--Non... qu'est-ce qu'il faut que je sen-

te?...

--Je ne sais pas... c'est une drôle d'o-

deur... C'était comme ça le jour où on a re-

trouvé, morte dans son lit, la femme du por-

teur aux halles, la mère Savinon, il y a deux

mois.

--Faudrait voir par la lucarne, dit Cri-

quel.

--Tu as raison.

Ils sortirent. A cette heure, la maison était

déserte.

--La lucarne est haute, monte sur moi, fit

Criquel; faut se presser.

(A suivre.)